



CHAPITRE XXV.

Le réduit.

La physionomie de Rodin, lorsqu'il était entré chez la mère Arsène, respirait la simplicité la plus candide ; il appuya ses deux mains sur la pomme de son parapluie et dit : « Je regrette bien, ma chère dame, de vous avoir éveillée ce matin de très-bonne heure... — Vous ne venez déjà pas assez souvent, mon digne monsieur, pour que je vous fasse des reproches. — Que voulez-vous, chère dame, j'habite la campagne, et je ne peux venir que de temps à autre dans ce pied-à-terre, pour faire mes petites affaires. — A propos de ça, monsieur, la lettre que vous attendiez hier est arrivée ce matin ; elle est grosse et vient de loin. La voilà, » dit la fruitière en tirant la lettre de sa poche, « elle n'a pas coûté de port. — Merci, ma chère dame, » dit Rodin en prenant la lettre avec une indifférence apparente. Et il la mit dans la poche de côté de sa redingote qu'il reboutonna ensuite soigneusement. « — Allez-vous monter chez vous, monsieur ? — Oui, ma chère dame. — Alors je vais m'occuper de vos petites provisions, » dit la

mère Arsène. « Est-ce toujours comme à l'ordinaire, mon digne monsieur ? — Toujours comme à l'ordinaire. — Ça va être prêt en un clin d'œil. »

Ce disant, la fruitière prit un vieux panier ; après y avoir jeté trois ou quatre mottes à brûler, un petit fagotin de cotrets, quelques morceaux de charbon, elle recouvrit ces combustibles d'une feuille de chou ; puis allant au fond de sa boutique, elle tira d'un bahut un gros pain rond, en coupa une tranche, et choisit ensuite d'un œil connaisseur un magnifique radis noir parmi plusieurs de ces racines, le divisa en deux, y fit un trou qu'elle remplit de gros sel gris, rajusta les deux morceaux et les plaça soigneusement auprès du pain, sur la feuille de chou qui séparait les combustibles des comestibles. Prenant enfin à son fourneau quelques charbons allumés, elle les mit dans un petit sabot rempli de cendres qu'elle posa aussi dans le panier. Remontant alors jusqu'à la dernière marche de son escalier, la mère Arsène dit à Rodin : « Voici votre panier, monsieur. — Mille remerciements, chère dame, » répondit Rodin. Et plongeant la main dans le gousset de son pantalon, il en tira huit sous qu'il remit un à un à la fruitière, et lui dit en emportant le panier : « Tantôt, en redescendant de chez moi, je vous rendrai, comme d'habitude, votre panier. — A votre service, mon brave monsieur, à votre service, » dit la mère Arsène.

Rodin prit son parapluie sous son bras gauche, souleva de sa main droite le panier de la fruitière, entra dans l'allée obscure, traversa une petite cour, monta d'un pas allègre jusqu'au second étage d'un corps de logis fort délabré ; puis arrivé là, sortant une clef de sa poche, il ouvrit une première porte qu'ensuite il referma soigneusement sur lui.

La première des deux chambres qu'il occupait était complètement démeublée ; quant à la seconde, on ne saurait imaginer un réduit d'un aspect plus triste, plus misérable. Un papier tellement éraillé, passé, déchiré, que l'on ne pouvait reconnaître sa nuance primitive, couvrait les murailles ; un lit de sangle boiteux, garni d'un mauvais matelas et d'une couverture de laine mangée par les vers, un tabouret, une petite table de bois vermoulu, un poêle de faïence grisâtre aussi *craquelée* que de la porcelaine du Japon, une vieille malle à cadenas placée sous le lit, tel était l'ameublement de ce taudis délabré. Une étroite fenêtre aux carreaux sordides éclairait à peine cette pièce presque entièrement privée d'air et de jour par la hauteur du bâtiment qui donnait sur la rue ; deux vieux mouchoirs à tabac attachés l'un à l'autre avec des épingles, et qui pouvaient à volonté glisser sur une ficelle tendue devant la fenêtre, servaient de rideaux : enfin le carrelage, disjoint, rompu, laissant voir le plâtre du plancher, témoignait de la profonde incurie du locataire de cette demeure.

Après avoir fermé sa porte, Rodin jeta son chapeau et son parapluie sur le lit de sangle, posa par terre son panier, en tira le radis noir et le pain, qu'il plaça sur la table, puis, s'agenouillant devant son poêle, il le bourra de combustible et l'alluma en soufflant d'un poumon puissant et vigoureux sur la braise apportée dans le sabot. Lorsque, selon l'expression consacrée, son poêle *tira*, Rodin alla étendre sur leur ficelle les deux mouchoirs à tabac qui lui servaient de rideaux ; puis, se croyant bien celé à tous les yeux, il tira de la poche de côté de sa redingote la lettre que la mère Arsène lui

avait remise. En faisant ce mouvement, il amena plusieurs papiers et objets différents ; l'un de ces papiers, gras et froissé, plié en petit paquet, tomba sur la table et s'ouvrit ; il renfermait une croix de la Légion d'honneur en argent noirci par le temps ; le ruban rouge de cette croix avait presque perdu sa couleur primitive. A la vue de cette croix, qu'il remit dans sa poche avec la médaille dont Faringhea avait dépouillé Djalma, Rodin haussa les épaules en souriant d'un air méprisant et sardonique, puis il tira sa grosse montre d'argent, et la plaça sur la table à côté de la lettre de Rome.

Il regardait cette lettre avec un singulier mélange de défiance et d'espoir, de crainte et d'impatient curiosité. Après un moment de réflexion, il s'appretait à décacheter cette enveloppe... mais il la rejeta brusquement sur la table, comme si, par un étrange caprice, il eût voulu prolonger de quelques instants l'angoisse d'une incertitude aussi poignante, aussi irritante que l'émotion du jeu. Regardant sa montre, Rodin se résolut de n'ouvrir la lettre que lorsque l'aiguille marquerait neuf heures et demie ; il s'en fallait alors de sept minutes. Par une de ces bizarreries puérilement fatalistes, dont de très-grands esprits n'ont pas été exempts, Rodin se disait : « Je brûle du désir d'ouvrir cette lettre. Si je ne l'ouvre qu'à neuf heures et demie, les nouvelles qu'elle m'apporte seront favorables. »

Pour employer ces minutes, Rodin fit quelques pas dans sa chambre, et alla se placer pour ainsi dire en contemplation admirative devant deux vieilles gravures jaunâtres, rongées de vétusté, attachées au mur par deux clous rouillés. Le premier de ces *objets d'art*, seuls ornements dont Rodin eût jamais décoré ce taudis, était une de ces images grossièrement dessinées et enluminées de rouge, de jaune, de vert et de bleu, que l'on vend dans les foires ; une inscription italienne annonçait que cette gravure avait été fabriquée à Rome. Elle représentait une femme couverte de guenilles, portant une besace et ayant sur ses genoux un petit enfant ; une horrible diseuse de bonne aventure tenait dans ses mains la main du petit enfant, et semblait y lire l'avenir, car ces mots sortaient de sa bouche en grosses lettres bleues : *Sarà papa* (il sera pape). Le second de ces objets d'art qui semblait inspirer les profondes méditations de Rodin, était une excellente gravure en taille douce, dont le fini précieux, le dessin à la fois hardi et correct contrastaient singulièrement avec la grossière enluminure de l'autre image. Cette rare et magnifique gravure, payée par Rodin six louis (luxé énorme), représentait un jeune garçon vêtu de haillons. La laideur de ses traits était compensée par l'expression spirituelle de sa physionomie vigoureusement caractérisée ; assis sur une pierre, entouré çà et là d'un troupeau de pores qu'il gardait, il était vu de face, accoudé sur son genou, et appuyant son menton dans la paume de sa main. L'attitude pensive, réfléchie, de ce jeune homme, vêtu comme un mendiant, la puissance de son large front, la finesse de son regard pénétrant, la fermeté de sa bouche rusée, semblaient révéler une indomptable résolution jointe à une intelligence supérieure et à une astucieuse adresse. Au-dessous de cette figure, les attributs pontificaux s'enroulaient autour d'un médaillon au centre duquel se voyait une tête de vieillard dont les lignes, fortement accentuées, rappelaient d'une manière frappante, malgré leur sénilité, les traits du jeune gardeur

de troupeaux. Cette gravure portait enfin pour titre : LA JEUNESSE DE SIXTE-QUINT ; et l'image enluminée, *la Prédiction*¹.

A force de contempler ces gravures de plus en plus près, d'un œil de plus en plus ardent et interrogatif, comme s'il eût demandé des inspirations ou des espérances à ces images, Rodin s'en était tellement rapproché que, toujours debout, et repliant son bras droit derrière sa tête, il se tenait pour ainsi dire appuyé et accoudé à la muraille, tandis que, cachant sa main gauche dans la poche de son pantalon noir, il écartait ainsi un des pans de sa vieille redingote olive. Pendant plusieurs minutes, il garda cette attitude méditative.

.....

Rodin, nous l'avons dit, venait rarement dans ce logis ; selon les règles de son ordre, il avait jusqu'alors toujours demeuré avec le père d'Aigrigny, dont la surveillance lui était spécialement confiée : aucun membre de la congrégation, surtout dans la position subalterne où Rodin s'était jusqu'alors tenu, ne pouvait ni se renfermer chez soi, ni même posséder un meuble fermant à clef ; de la sorte, rien n'entravait l'exercice d'un espionnage mutuel, incessant, l'un des plus puissants moyens d'action et d'asservissement employés par la compagnie de Jésus.

En raison de diverses combinaisons qui lui étaient toutes personnelles, bien que se rattachant par quelques points aux intérêts généraux de son ordre, Rodin avait pris à l'insu de tous ce pied-à-terre de la rue Clovis. C'est du fond de ce réduit ignoré que le *socius* correspondait directement avec les personnages les plus éminents et les plus influents du sacré collège. On se souvient peut-être qu'au commencement de cette histoire, lorsque Rodin écrivait à Rome que le père d'Aigrigny, ayant reçu l'ordre de quitter la France sans voir sa mère mourante, avait hésité à partir ; on se souvient, disons-nous, que Rodin avait ajouté, en forme de *post-scriptum*, au bas du billet qui dénonçait au général de l'ordre l'hésitation du père d'Aigrigny : « DITES au cardinal-prince qu'il peut compter sur moi, mais qu'à son tour il me serve activement. » Cette manière familière de correspondre avec le plus puissant dignitaire de l'ordre ; le ton presque protecteur de la recommandation que Rodin adressait à un cardinal-prince, prouvaient assez que le *socius*, malgré son apparente subalternité, était, à cette époque, regardé comme un homme très-important par plusieurs princes de l'Église ou autres dignitaires, qui lui adressaient leurs lettres à Paris sous un faux nom, et d'ailleurs chiffrées avec les précautions et les sûretés d'usage.

Après plusieurs moments de méditation contemplative passés devant le portrait de *Sixte-Quint*, Rodin revint lentement à sa table, où était cette lettre, que, par une sorte d'atermoisement superstitieux, il avait différé d'ouvrir, malgré sa vive curiosité. Comme il s'en fallait encore de quelques minutes que l'aiguille de sa montre marquât neuf heures et demie, Rodin, afin de ne pas perdre de temps, fit méthodiquement les apprêts de son frugal déjeuner ; il plaça sur sa table, à côté d'une écritoire garnie de

¹ Selon la tradition, il aurait été prédit à la mère de Sixte-Quint qu'il serait pape, et il aurait été, dans sa première jeunesse, gardien de troupeaux.

plumes , le pain et le radis noir ; puis s'asseyant sur son tabouret , ayant pour ainsi dire le poêle entre ses jambes , il tira de son gousset un couteau à manche de corne , dont la lame aiguë était aux trois quarts usée . coupa alternativement un morceau de pain et un morceau de radis , et commença son frugal repas avec un appétit robuste , l'œil fixé sur l'aiguille de sa montre...

L'heure fatale atteinte , Rodin décacheta l'enveloppe d'une main tremblante . Elle contenait deux lettres . La première parut le satisfaire médiocrement ; car , au bout de quelques minutes , il haussa les épaules , frappa impatiemment sur la table avec le manche de son couteau , écarta dédaigneusement cette lettre du revers de sa main crasseuse , et parcourut la seconde missive , tenant son pain d'une main , et , de l'autre , trempant par un mouvement machinal une tranche de radis dans le sel gris répandu sur un coin de la table . Tout à coup la main de Rodin resta immobile . A mesure qu'il avançait dans sa lecture , il paraissait de plus en plus intéressé , surpris , frappé . Se levant brusquement , il courut à la croisée , comme pour s'assurer , par un second examen des chiffres de la lettre , qu'il ne s'était pas trompé , tant ce qu'on lui annonçait lui paraissait inattendu . Sans doute Rodin reconnut qu'il *avait bien déchiffré* , car , laissant tomber ses bras , non pas avec abattement , mais avec la stupeur d'une satisfaction aussi imprévue qu'extraordinaire , il resta quelque temps la tête basse , le regard fixe , profond ;... la seule marque de joie qu'il donna se manifestait par une sorte d'aspiration sonore , fréquente et prolongée .

Les hommes aussi audacieux dans leur ambition que patients et opiniâtres dans leur sape souterraine , sont surpris de leur réussite , lorsque cette réussite devance et dépasse incroyablement leurs sages et prudentes prévisions . Rodin se trouvait dans ce cas . Grâce à des prodiges de ruse , d'adresse et de dissimulation , grâce à de puissantes promesses de corruption , grâce enfin au singulier mélange d'admiration , de frayeur et de confiance que son génie inspirait à plusieurs personnages influents , Rodin apprenait du gouvernement pontifical que , selon une éventualité possible et probable , il pourrait , dans un temps donné , prétendre avec chance de succès à une position qui n'a que trop souvent excité la crainte , la haine ou l'envie de bien des souverains , et qui a été quelquefois occupée par de grands hommes de bien , par d'abominables scélérats ou par des gens sortis des derniers rangs de la société . Mais , pour que Rodin atteignît plus sûrement ce but , il lui fallait absolument réussir dans ce qu'il s'était engagé à accomplir sans violence , et seulement par le jeu et par le ressort des passions habilement maniées , à savoir : *Assurer à la compagnie de Jésus la possession des biens de la famille Rennepont* . Possession qui , de la sorte , avait une double et immense conséquence ; car Rodin , selon ses visées personnelles , songeait à se faire de son ordre (dont le chef était à sa discrétion) un marchepied et un moyen d'intimidation .

Sa première impression de surprise passée , impression qui n'était pour ainsi dire qu'une sorte de modestie d'ambition , de défiance de soi , assez commune aux hommes réellement supérieurs , Rodin , envisageant plus froidement , plus logiquement les choses , se reprocha presque sa surprise .

Pourtant bientôt après, par une contradiction bizarre, cédant encore à une de ces idées puérides, absurdes, auxquelles l'homme obéit souvent lorsqu'il se sait ou se croit parfaitement seul et caché, Rodin se leva brusquement, prit la lettre qui lui avait causé une si heureuse surprise, et alla, pour ainsi dire, l'étaler sous les yeux de l'image du jeune pâtre devenu pape; puis, secouant fièrement, triomphalement la tête, dardant sur le portrait son regard de reptile, il dit entre ses dents en mettant son doigt crasseux sur l'emblème pontifical : « Hein ! frère ? et moi aussi... peut-être... » Après cette interpellation ridicule, Rodin revint à sa place, et comme si l'heureuse nouvelle qu'il venait de recevoir eût exaspéré son appétit, il plaça la lettre devant lui pour la relire encore une fois, et la couvant des yeux, il se prit à mordre avec une sorte de furie joyeuse dans son pain dur et dans son radis noir en chantonnant un vieil air de litanies.

Il y avait quelque chose d'étrange, de grand et surtout d'effrayant dans l'opposition de cette ambition immense, déjà presque justifiée par les événements, et contenue, si cela peut se dire, dans un si misérable réduit. Le père d'Aigrigny, homme sinon très-supérieur, du moins d'une valeur réelle, grand seigneur de naissance, très-hautain, placé dans le meilleur monde, n'aurait jamais osé avoir seulement la pensée de prétendre à ce que prétendait Rodin de prime saut; l'unique visée du père d'Aigrigny (il la trouvait impertinente) était d'arriver à être un jour élu général de son ordre, de cet ordre qui embrassait le monde. La différence des aptitudes ambitieuses de ces deux personnages est concevable. Lorsqu'un homme d'un esprit éminent, d'une nature saine et vivace, concentrant toutes les forces de son âme et de son corps sur une pensée unique, pratique obstinément, ainsi que le faisait Rodin, la chasteté, la frugalité, enfin le renoncement volontaire à toute satisfaction du cœur ou des sens, presque toujours cet homme ne se révolte ainsi contre les vœux sacrés du Créateur qu'au profit de quelque passion monstrueuse et dévorante, divinité infernale qui, par un pacte sacrilège, lui demande, en échange d'une puissance redoutable, l'anéantissement de tous les nobles penchants, de tous les ineffables attrait, de tous les tendres instincts, dont le Seigneur, dans sa sagesse éternelle, dans son inépuisable munificence, a si paternellement doué la créature.

Pendant la scène muette que nous venons de dépeindre, Rodin ne s'était pas aperçu que les rideaux d'une des fenêtres situées au troisième étage du bâtiment qui dominait le corps de logis où il habitait s'étaient légèrement écartés, et avaient à demi découvert la mine espiègle de Rose-Pompon et la face de Silène de Nini-Moulin. Il s'ensuivait que Rodin, malgré son rempart de mouchoirs à tabac, n'avait été nullement garanti de l'examen indiscret et curieux des deux coryphées de la Tulipe orageuse.



LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÛE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,
Van der Hecht, etc.

TOME DEUXIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1846